Choses et autres

Autor(en): **Stauffer, Gil**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1983)**

Heft 698

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1025093

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SUITE DE LA PAGE 5

Le précédent mexicain

neuf plus importantes de ces banques ont, globalement, l'équivalent de quelque 220% de leur capital sous la forme de prêts à des pays en proie à de graves difficultés de paiement de leurs dettes. Les banques européennes ne sont souvent pas mieux loties. C'est ainsi que les quatre grandes banques britanniques (Barclays, National Westminster, Midland et Lloyds) ont actuellement un volume de prêts à l'Amérique latine qui dépasse 12 milliards de livres sterling, soit davantage que leurs capitaux propres, ceux-ci s'élevant à 9,5 milliards de livres au total. En Europe — contrairement aux Etats-Unis où elles y sont obligées — beaucoup de banques répugnent à divulguer l'ampleur de leurs prêts aux pays endettés de l'Est et du tiers monde. On sait cependant que les grandes banques allemandes ont — en sus des pays en voie de développement — consenti pour plusieurs milliards de DM de prêts à des pays de l'Est.»

LES MEILLEURS DÉBITEURS

L'«Institutional Investor», une revue spécialisée, publie tous les six mois la liste d'une centaine de pays par ordre décroissant de leur qualité en tant que débiteurs. Quatre pays sont parvenus jusqu'ici à sauvegarder leur place en tête de ce hit-parade: les Etats-Unis, la Suisse, le Japon et l'Allemagne de l'Ouest; mais le Mexique, par exemple, qui était au 23e rang (sur 100) en mars 1981, s'est retrouvé au 58e rang en mars 1983 (chute de l'indice de «crédibilité» de 71,4 à 36,9 sur 100); une chute vertigineuse pour un Etat qui, il y a seulement deux ans, passait pour un risque à peine moins bon que le Danemark, l'Arabie saoudite ou l'Italie...

Si les ordres de grandeur de cette valse des milliards rendent peut-être le phénomène difficilement appréciable par des non-spécialistes, la rapidité de certains écroulements nationaux, au moins dans leur phase finale peut donner une idée plus nette de l'ampleur de la tâche que serait une réelle mise en ordre du système. Voyez le Mexique!

EN UN PEU PLUS DE DEUX ANS

En 1980, certains experts des grandes banques américaines chargés de scruter le marché des crédits internationaux admettent la possibilité d'une débâcle financière mexicaine. Pratiquement aucun écho... Dès mi-1981 pourtant, des banques internationales donnent un coup de frein à leurs crédits au Mexique, impressionnées par l'ampleur des déficits commerciaux de ce pays. En février 1982, le gouvernement mexicain dévalue le peso de 40%; en avril de la même année, constatant que la dévaluation n'avait en aucune mesure permis d'assainir la situation, il arrête un programme d'urgence en dix-sept points qu'il se révèle incapable de mettre en œuvre. Le 6 août, c'est la mise en place d'un système de taux de changes différencié, l'un fixe (pour le paiement de la dette extérieure), l'autre libre (pour les autres transactions). Six jours plus tard, tous les comptes en dollars sont bloqués auprès des banques mexicaines et les Etats-Unis sont avisés que le Mexique est sur le point de de ne plus pouvoir faire face à ses engagements financiers extérieurs. Le 16 août, c'est le début des pourparlers avec le FMI: à la clef, une restructuration d'un moratoire de trois mois sur les paiements. Le 20 août, à New York, grande réunion de la «communauté» bancaire financière internationale (représentants de 1000 instituts de crédits répartis dans le monde entier) qui prend acte de la volonté du Mexique de se sortir d'affaire sans passer par la «solution» de la banqueroute pure et simple. Le 22 août, le Mexique doit avertir les banques qu'il tente d'obtenir des liquidités auprès des sources «non traditionnelles» pour payer ses dettes. Le 1er septembre, le président Lopez Portillo nationalise les système bancaire mexicain et impose le contrôle des changes. Cette mesure ne suffit pas à apaiser les inquiétudes des créanciers et le Mexique doit alors prendre des engagements extrêmement stricts vis-à-vis du FMI afin d'obtenir de ce dernier un prêt d'urgence de 3,9 milliards de dollars, en plus d'une avance de 1,85 milliard de dollars consenties (mi-août) par quelques banques occidentales.

LA TENAILLE

Pour les quatre premiers mois de 1983, le Mexique (le gouvernement a dû s'engager à ramener de 18,5% en 1982 à 8,5% en 1983 le déficit de ses finances publiques), dans le climat d'austérité imposé par le FMI, a enregistré un excédent de 4,38 milliards de dollars de sa balance commerciale, alors qu'en 1982, de janvier à avril, il en était encore à un déficit de 1,74 milliard de dollars. Un premier bilan encourageant, dû, il est vrai, à un recul massif — faute de moyens de paiement! — des importations qui chutent, pour la période considérée, de 6,82 à 2,25 milliards de dollars. Il a fallu un peu plus de deux ans pour que la tenaille financière internationale soit mise en place.

LE POINT DE VUE DE GIL STAUFFER

Choses et autres

Exposition d'astronomie; dessins, schémas, appareils, photos, spectacle avec diapositives. Réactions et questions intéressantes des gens. La plupart d'entre eux découvrent — ou ont oublié, ou ne parviennent pas à saisir vraiment — que la terre est une chose *minuscule*, *microscopique*, presque dérisoire, dans l'univers. Oui, difficile de comprendre que ce bout de caillou tiède dans une sauce bleue et

blanche est sans doute le seul, dans un rayon d'une bonne poignée d'années-lumière, à porter une vie grouillante, fragile et têtue, fabuleuse et incompréhensible.

Il nous manque comme la capacité de sentir, de visualiser les ordres de grandeur des faits et des événements qui, quoique admis, connus, prévus, dépassent notre mesure quotidienne du temps et de l'espace.

C'est trop grand, c'est trop loin. Et ça bouge trop. Et il n'y a pas de point de repère, de comparaison. Trop de vide et trop de plein. Même à l'échelle du milliardième, le système solaire... C'est alors l'ordre de grandeur de l'échelle elle-même qui devient insaisissable.

Avec quoi mélanger les nombres et leurs exposants pour apercevoir ce qu'ils définissent? Sans doute est-ce avec les *sentiments*, curieusement, qu'ils s'allient le moins mal: la peur, la joie, la douleur, l'espoir.

En fait, je n'en sais rien.

Presque rien.

Je ne peux regarder l'image de Jupiter que comme une vache qui regarde passer un train.

* * *

Très remarquable émission de «Temps présent», jeudi 15 septembre, à propos d'un petit patron horloger jurassien acculé à la faillite. Certes, beaucoup d'industriels se sont trouvés et se trouvent dans la situation décrite. Mais, pour un patron consciencieux, compétent et d'une rare humanité, combien, parmi les dirigeants de l'horlogerie, de catastrophiques imbéciles?

(Vu, l'autre jour, un patron chômeur dans la boîte duquel j'ai travaillé. Les quatre voitures de sa famille roulaient — il avait l'honnêteté de le dire — sur le compte de l'usine.)

* * *

Me suis laissé dire que les télévisions francophones cherchent un scénario qui soit une sorte d'équivalent européen de «Dallas» — si possible un peu moins débile — pour une co-production d'envergure.

(J'aurais bien une idée, avec une libre adaptation de «Heidi», par exemple, finissant par épouser, après de passionnantes aventures informatico-érotico-automobilistico-écolo-onusiennes, un conseiller fédéral. Mais je crains que ça manque un peu de décadence pétrolière. On pourrait toujours introduire un peu de pluies acides, de menace soviétique et d'énergie solaire, pour corser un brin, au besoin. Ou de l'horlogerie japonaise envahissante. Ou un peu d'aide au tiers-monde pour l'épisode «Heidi, infirmière au Tchad».)

* * *

Reçu d'une connaissance, conservateur de musée, un texte hautement intéressant à propos de la conservation des photographies, tiré du numéro de juin 1983 de «Curator - Quarterly publication of the American Museum of natural history». Volume 26, N° 2. On y trouve tout ce qu'il faut, dont une longue bibliographie.

Bien le bonjour chez vous. **G. S.**

PS. C'est l'automne. N'oubliez pas votre cure d'élixir de salsepareille.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Etre calife à la place du calife

Je ne résiste pas au plaisir de recopier ici une page de Saint-Simon, où il rapporte les différentes réactions de la Cour à l'annonce de la mort de Monseigneur, autrement dit le Grand Dauphin, autrement dit le fils de Louis XIV, décédé brusquement en 1711, quatre ans avant son père — avec les déceptions de ceux qui attendaient de le voir monter sur le trône, et les espoirs de ceux qui misaient au contraire sur le *petit-fils*, le duc de Bourgogne, qui mourra malheureusement l'année suivante, 1712. Il n'est pas interdit de penser que certaines successions suscitent des scènes semblables aujourd'hui...

«Il faut avouer que, pour qui est bien au fait de la carte intime d'une cour, les premiers spectacles d'événements rares de cette nature, si intéressante à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême: chaque visage vous rappelle les soins, les intrigues, les sueurs employées à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales, les adresses à se maintenir et à en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela, les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manèges, les avances, les ménagements, les petitesses, les bassesses de chacun, le déconcertement des uns au milieu de leur chemin, au milieu ou au comble de leurs espérances, la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée, la vertu du ressort qui pousse dans cet instant les menées et leurs concerts à bien, la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là, et j'en étais des plus avant, la rage qu'en conçoivent les autres, leur embarras et leur dépit à la cacher. La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes, à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres qu'on n'avait pensé, tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes forme un plaisir à qui le sait prendre qui (...) est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour (...)

»Mme de Saint-Simon et moi, au sortir de chez M. et Mme la duchesse de Berry, nous fûmes encore deux heures ensemble. La raison plutôt que le besoin nous fit coucher, mais avec si peu de sommeil qu'à sept heures du matin j'était debout.»

Et ces derniers mots, qui sont extraordinaires:

«Mais il faut l'avouer, de telles insomnies sont douces, et de tels réveils savoureux.»!

Je parlais dans mon dernier carnet du problème politique numéro un de notre temps, et de cette lotion capillaire qui nous fait si cruellement défaut... Après tout, je me suis trompé, peut-être, et le problème en question est sans doute de tous les temps et de tous les lieux! **J. C.**